

Chimère

Devant moi la tache noire et ronde du parapluie tourne lentement, d'un côté, de l'autre, en rythme. Comme si la main qui le tenait le berçait. Il est saturé d'eau. Il scintille. Les gouttes semblent fuir les baleines en dessinant de belles courbes qui m'hypnotisent. À chaque fois qu'il pleut trop, il est le seul élément de lumière qui me paraît vivant, presque rassurant. J'aime pas la pluie, elle me rend lourde, je pèse le diable avec tous mes poils trempés, je n'ai pas de quoi m'abriter moi, et mes pattes ne sont pas encore bien fortes pour porter tout ces poils mouillés. Ça fait tellement longtemps qu'on monte, qu'on marche sous des trombes, je vais finir par fondre. Je n'ai même pas le temps de gémir un peu tant on avance encore et toujours, sans aucune pause. Les brebis, elles, ne semblent pas tant dérangées, elles ne s'arrêtent pas de brouter, elles ne s'arrêtent pas de marcher. Faut dire qu'elles viennent d'être tondues, alors l'eau leur glisse dessus. Mais les chiens, on ne les tond pas. Le passage est là, le troupeau s'arrête brutalement, un peu plus de huit cent brebis, quelques chèvres, trois ânes et une flopée de chiens en partance pour l'estive. Je me cale tout contre ma mère, elle me protège un peu de cette pluie cinglante. Enfin. Elle, elle reste aux aguets. Moi je surveille les projections du parapluie, droite, gauche, droite, gauche, et encore... L'essence dans les sens qui se mélangent. J'aime ça. Mon regard devient flou, ma tête tourne, elle est lourde, je dois la poser sur mes pattes, calée contre celles de ma mère.

– Brrrr Brrrr Brrrr !

Mes oreilles se dressent, je suis en alerte. Je jette un œil furtif autour de moi puis scrute la masse beige orangé qui ondule juste là devant dans la lumière devenue dorée. Je ne m'en étonne pas.

– Allez pouce petite pouce ! Allez !

Je m'élançe, concentrée sur sa voix qui chante.

– Là, oui. Droite ! Terre ! Pousse fifille, oui fifille, c'est bien, c'est ça, pousse !

Un riuu. J'hésite et splash ! Un bon dans l'eau après, je suis de nouveau au beau milieu des molières. Je n'ai plus un poil de sec, mais je suis heureuse. Je cours à perdre haleine entre puccinelles et armoises, portée par le vent qui amène ses mots mélodieux. Quand elle parle, quand elle guide, on dirait qu'elle chante. Peut-être qu'elle répond aux goelands qui raillent au loin. Elle aime tant les animaux que je suis sûre qu'elle peut parler avec les

oiseaux. C'est sûr que dans une autre vie, elle a été une mouette rieuse, vive, libre et fière dans le vent frais. Je n'ai qu'une envie, c'est de lui faire plaisir, de la rendre heureuse pour la voir rire. Alors d'un saut vif, je change de direction. C'est comme si je volais, je me sens presque libre dans cet espace infini. Pourtant les brebis sont rebelles aujourd'hui, elles me donnent du fil à retordre. Elles n'ont pas envie, ne veulent pas avancer, mécontentes d'être contre le vent. A croire qu'il doit leur piquer le nez en charriant du sel.

– Allez fille, allez !

Elle m'encourage, elle est juste derrière, elle me soutient. C'est comme si elle courait à côté de moi pour m'aider. Je dois les faire avancer mais je bute contre la masse laineuse, ondulante et pleine de résistance qui me fait face et s'élargit, comme s'il y avait un mur de verre devant elles. Il me faut courir d'autant plus loin et d'autant plus vite. Droite, gauche. Et encore droite, puis gauche. Et encore, et encore. Pousser un peu les dernières qui pousseront à leur tour celles de devant. Je ne vois que de la laine, des boules de laine à perte de vue, je suis bien trop petite pour que mon regard dépasse la barrière dorée qui ondule devant moi. Pourtant je n'ai pas peur parce que ma bergère, elle sait, elle connaît toute la baie, par cœur, comme sa poche. Chaque riu, chaque pré. Elle guide vers le bon chemin sans hésitation, même s'il est contre le vent, celui que doivent suivre les brebis pour ne pas se faire prendre bêtement par les sables mouvants cachés au milieu de cette étendue grise de vase. Je sens son pas qui accélère. Alors je l'écoute, je pousse, pleine de courage et vive à la tâche. Il faut passer sans tarder. À coup sûr que là bas, plus en aval, le mascaret dévale déjà. Il remonte, emplissant le Grand Riou d'eau salée, faisant la joie des phoques qui se sont bien reposés, tranquillement sur les bancs de sable pendant la marée basse, et qui maintenant vont se régaler de leur pêche. La grande vague fait la joie des bergers aussi, elle annonce le remplissage de la baie qui leur permet d'élever l'agneau de pré salé en jouant avec les hauteurs d'eau attendues. Et cet agneau là est précieux et bien meilleur que les autres, enfin, à ce qu'ils disent bien entendu, je n'y goutte pas moi. Mais ne nous égarons pas : l'eau salée qui inonde la molière fait la fierté de ma bergère, mais son inquiétude aussi. Parce que justement, il faut être attentif lorsqu'il se remplit ce Grand Riou ! Il faut mettre les bêtes en sécurité du bon côté le temps de la mer haute, et le bon côté il se décide en fonction des coefficients de marée. Les bergers ici, ils sont comme à moitié marins. Ils savent. Alors moi je la suis, confiante.

Enfin ! On est passé, le troupeau est à l'abri du danger, sa voix se tait. Tout redevient tranquille. Les brebis vont de-ci, de-là où l'herbe leur paraît la meilleure. Je continue de

veiller sur elles mais je les laisse aller au calme paisible de leur gourmandise. Je reste attentive, à son écoute. Sa voix est mon fil d'Ariane. Si elle me donnait un ordre, je saurais partir au dixième de seconde. Je ne vois que sa silhouette dans le halo de soleil mais je sais que ses yeux brillent. On dirait une fée du Cap Hornu. Elle marche tranquillement, apaisée par le soulagement du risque éloigné, le sentiment du travail bien fait, la satisfaction que ses bêtes broutent le meilleur pour elles ici et maintenant. La voir ainsi paisible me rassure, je sais que c'est fini, on est arrivé, où on devait être. Alors je m'assois, les oreilles dressées, les yeux qui scrutent tantôt les bêtes, tantôt elle. Ma langue pend tant j'ai couru, mais je peux souffler un peu, me reprendre de cet effort si vif. Bientôt, elle arrive à ma hauteur. J'aplatis les oreilles, je ferme à demi les paupières et lui fais des fêtes. Elle me regarde fièrement et me donne une caresse comme pour me dire merci. Je la léchouille un peu, sa peau a le goût des prés. Elle est comme eux, elle est délicieuse. Si belle ma bergère avec ses cheveux dans le vent, ses yeux qui rient et son sourire aussi radieux que le soleil couchant. Elle est ravissement. Être là avec elle, ici, entre la mer et la terre, est bonheur. Il y en a qui disent « Un chien sans berger c'est possible, mais un berger sans chien c'est pas possible ». Je ne le crois pas. Moi je sais bien que sans ma Bergère, sans mes brebis, je ne serais rien. Elle est là tout contre moi, je suis paisible. C'est le moment d'observer. Voir, les couleurs, si douces et si denses à la fois, les ondulations des toisons, sur la pâture verte que le soleil couchant remplit d'ombres sombres. Écouter, les sonnailles, les agneaux qui appellent et les mères qui leur répondent pour les guider. Écouter le vent, écouter les mouettes qui jouent un peu plus bas. Les sentir. Sentir toutes ces odeurs de terre, de suint, de mer. Pour rien au monde, je ne céderais ma place.

Mais tout à coup un grondement sourd me fait sursauter, une grosse voix, lourde , rocailleuse, glaçante.

– Arrière ! Gauche ! Zaï ! Là !

Face à moi une bête énorme, bien plus haute, bien plus large que moi, avec des cornes immenses qui s'enroulent comme pour mieux me menacer. Ses naseaux bougent de façon asymétrique, certainement pour sentir ma peur. Elle me regarde, le cou bas, le regard haut. Elle tape du pied. Fort, sec, une fois, une seule fois. Comme pour me dire sans appel : « C'est moi qui décide ! ». C'est sûr, ce colosse va me charger ! Je tremble, je suis pétrifiée ! Derrière lui, derrière ses grosses cornes et ses yeux qui me défient, le ciel immense, gris, lourd et menaçant. Le tonnerre gronde, il donne raison à la grosse bête. Au

milieu du gris, quelques trous d'un bleu intense et la montagne immense, sombre. J'aplatis les oreilles et je baisse la tête, comme pour demander pardon d'être là. Sous la bête, toutes les fleurs de la prairie alpine. J'entends ma mère qui m'appelle de sa voix rauque et enveloppante. La grosse voix de ma mère qui tente de couvrir les cris effrayant du berger et du tonnerre. Je comprends, je sais où je suis. Le troupeau redémarre lentement. Mais le mastodonte avec ses grandes cornes et ses yeux qui me fixent reste immobile, planté devant moi. Je tremble, j'ai tellement peur, tout est trop gros ici, tout est trop haut, tout est trop grand. Je voudrais hurler : « Non maman, non ! Je ne saurai pas faire peur au loup, je ne saurai pas me battre, je ne veux pas être Patou, je veux être une bergère vive et légère qui sait conduire les bêtes en Baie de Somme. » Je voudrais hurler mais je ne sais pas faire. Alors je cherche les gouttes du parapluie qui me ramèneront loin, là où je suis si bien. Il ne pleut plus.